

La note du triangle (II)

Jean-François Dowd

Number 8, Winter 2005

Politique et littérature : les mots, petits ou grands

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dowd, J.-F. (2005). La note du triangle (II). *Contre-jour*, (8), 51–61.

La note du triangle (II)

J.F. Dowd

La plus grande part de ce que tu écris se trace malgré toi. Ton existence même se déroule le plus souvent à part toi, tes prévisions, tes prudences n'y pouvant rien. C'est à se demander où tu trouves l'aplomb dans cette hypnose de chaque jour, ce long rêve sans auteur. Est-ce dans la satisfaction de constater, une seconde, que ces pages magiquement noircies, que ces conversations hallucinées ont *porté* ? Cette femme à ton bras, que voit-elle chez toi que tu ne peux discerner toi-même ? Ces bruines amandines au jardin, ne les apprécieras-tu qu'au moment de les apparier à des phrases, à des tropes ? Et cette désolation que tu étends autour de toi, l'auras-tu aperçue une fois seulement avant qu'un de ces jours on retire les bougeoirs à ton chevet, qu'on étende les couvertures pour cacher ton corps fini ?

*

Il vient d'avoir trente ans, mais son aplomb, sa posture et un léger embonpoint lui prêtent l'apparence d'un vieux maître. Des bottines de ferrailleur sont tout ce qui dépare son allure de dandy de la Belle Époque : habit, veste, cravate, une chaînette de montre qui lui brille sur le ventre. Il feuillette un livre de belle reliure sur une chaise basse dans l'atelier de Picasso. C'est Gui, le critique — les méchantes langues l'ont, à ce titre,

qualifié d'« imposteur ». D'autres, plus sympathiques, lui ont concédé qu'il était l'« ami des peintres ». On lui reproche ses poses, ses coups de gueule, ses opinions tout d'une pièce. On a raison : Gui est un romantique, un passionné qui n'admet que les émois les plus vifs, les jugements irrévocables. Hélas, à peu près rien de ce qu'il voit n'atteint à la hauteur de ses ambitions : il a beau cacher sa déconvenue sous le masque de l'ironie, de la pantalonnade, ce n'est pas drôle tous les jours. D'ici un an, au lieu des rues de Paris, ce sont les tranchées qui vont s'étirer derrière lui, avec la mitraille allemande et les obus qui lui siffleront aux oreilles. La pluie va lui monter aux chevilles, le souffle des bombes et le grondement des chars faire descendre sur lui le sol boueux. Façon comme une autre de disparaître, de régler son cas à l'*idéal*.

*

Le mot « face », carré, rapide en bouche, anguleux comme une insulte, beaucoup plus précis que le mot « visage » quand il s'agit de désigner les traits défraîchis, étirés, de celui qui a passé le mitan de la vie. « Visage » évoque la sphéricité des joues pleines et le menton joli de l'amoureuse. Aussi : ces fossettes qu'elle porte si subtilement — *grains d'ivresse*.

*

« Génie » ? « Inspiration » ? On songe à ces masses d'air issues de rien qui écrasent, qui poussent par en bas, qui intriguent ou épouvantent les hommes — non par leur action même, toujours invisible, mais par le mouvement que ces masses impriment à leur milieu : océans qui grondent, saules qui girouettent, échancrures qui dégrafent le rêve à partir des vêtements des jeunes femmes. Parfois : un évasement dans les nuages — un éclaircissement des astres ?

*

Ce qui retient la main d'écraser une rose — plus que sa beauté convenue, mythique —, c'est cette densité étrange qu'elle présente sur

le plus fort de sa gousse, là où les pétales naissent, ne sont pas ourlés encore jusqu'à leurs rousseurs féminines, jusqu'au brunissement où tout commence à se corrompre. C'est un peu, à cet endroit, comme si on touchait du doigt une *idée*.

*

Comme l'insecte s'arrête net lorsque tu poses le pas près de lui, de même l'esprit, fébrile dans sa nuit, le voilà craintif soudain et follement circonspect quand, d'aventure, tu te prends à l'approcher. Plus tard seulement se remet-il en marche à petits pas.

*

La question de savoir s'il faut, dans nos écoles, enseigner en priorité la littérature québécoise ou plutôt l'enseigner en tant qu'elle est un prolongement, une ramification de la littérature française a donné lieu à bon nombre de commotions, de controverses, de colères. C'est pourtant, il me semble, une question qui « tourne à vide ». Il faut savoir, en effet, que nos diplômés sont les produits d'une école encore plus inquiète qu'eux, subventionnée au rendement, désorientée, la première bête — et la plus rudement fouettée — de l'attelage néo-libéral. Les administrateurs, excédés, dépourvus, aux prises avec une situation sociale et démographique dont chacun sait qu'elle ne changera pas, réagissent, pour éviter la faillite, en imposant aux professeurs que leurs exigences soient modifiées à la baisse chaque année. Oui, les professeurs sont de moins en moins subtilement tenus de réduire leurs exigences scolaires, d'assouplir leurs barèmes afin de réserver l'avenir, si l'on peut dire. Les quelques irréductibles qui seraient tentés de maintenir une certaine rigueur, notamment en ce qui a trait à la sanction des résultats, ne tardent pas à essayer de fines réprimandes, où la nécessité de ne pas enrayer la machine se cache hypocritement sous des accusations de « pédagogie inefficace », de « barème non conforme ». On apprendra que, dans plusieurs cégeps, les enseignants, pour l'évaluation de la langue, ne corrigent plus que 150 mots choisis aléatoirement dans les dissertations des élèves qui en comptent parfois jusqu'à 1 500, et qu'il

s'agit ensuite, à l'aide d'une règle de trois que l'on appelle l'*indice moyen de fréquence d'erreur*, de reporter le résultat noté sur l'ensemble du travail. Ça ne s'invente pas. Les élèves, trop contents de ce que la tendance soit à la « diplomation » à tous crins, entretiennent le mouvement vers le bas en « magasinant » les collègues qui doivent, ainsi, rivaliser de concessions. Le tout aboutit, on s'en doute, au contraire de l'émulation. L'esprit de lucre (ou l'instinct de survie ?) des administrateurs, la nonchalance des professeurs (qui trouvent dans l'argument de l'expansion nécessaire le prétexte rêvé pour exiger moins d'eux-mêmes et de leurs élèves), enfin une hypocrisie indécrottable qui fait que l'on confère à la détérioration la noblesse d'un plan de réussite : voilà la réalité du réseau. Il faut entendre les excités de service qui répandent leurs prophéties à l'effet que nos écoles vont *disparaître*. Va-t-on s'opposer, après cela, à ce que soient « révisés à la hausse les taux de réussite » ? Allez ! Vogue la galère — puisque l'école est une industrie. Mais au moins qu'on cesse de nous scier avec la part, chauvine ou mesurée, de littérature locale qu'il faut servir aux auges !

Il n'est pas indifférent, d'ailleurs, de rappeler aux gens d'opinion que la plupart des élèves qui passent par nos cégeps n'auront lu en fait de littérature, au terme de leurs études — au terme de leur vie ? —, que les dix ou douze livres qu'on leur aura servis dans les cours obligatoires de français. (Le devis ministériel exige un minimum de huit lectures, si je ne m'abuse.) Les amateurs de Belles Lettres, on le sait, sont facilement obnubilés par leur passion, ce qui est tout à leur mérite. Mais les diplômés de nos cégeps *lisent-ils* ? Les meubles de living accueillent chez eux beaucoup plus de bibelots, fougères de plastique, téléviseurs et autres appareils de délasserement audiovisuel que de bouquins, lesquels sont généralement relégués à des étagères de cuisine, dérobées, utilitaires. (On dissimule ce qui a trop de valeur ou pas assez, les livres comptant, bien sûr, dans la seconde catégorie.) Bref, nos disputes à savoir si la littérature locale devrait compter pour le quart de l'enseignement total (Jean Larose), pour le tiers (Pierre Nepveu), pour davantage encore (Louis Cornellier, Andrée Ferretti), représentent, dans la bibliothèque du diplômé moyen — technicien, ingénieur, comptable —, la différence entre trois ou cinq livres, tassés parmi les cuillers de bois et la papeterie. Voilà. On peut se disputer à l'infini, si l'on veut.

*

L'esprit demeure le même d'un âge à l'autre de l'homme tout comme la ligne des cheveux subsiste là même où il n'y a plus que quelques poils follets lissés par habitude, coquetterie d'homme vieillissant, cette luisance du cuir à l'endroit où aurait dû commencer la pousse. Oui, les idées, les partis sont aussi organiquement déterminés, je le crois, que les « rosettes », ces nœuds liminaires dans la chevelure. Qu'on les contrarie, qu'on les réduise à zéro, ils se redessinent inexorablement suivant la même direction.

*

Les scientifiques savent désormais que les êtres prédisposés à l'épilepsie peuvent souffrir une crise à regarder trop longuement des symétries parfaites. C'est pourquoi les ingénieurs de la voirie ont résolu de ne plus éclairer les tunnels qu'à l'aide de lampes tubulaires disposées sans ordre, avec des manques judicieux, des asymétries calculées, ce que certains automobilistes pourraient tenir pour de la négligence ou de la mesquinerie. Il s'agit de rompre la ligne du regard, de déjouer l'hallucination, de rendre l'esprit à son égrenage naturel de fantasmes et de décisions banals. On pourrait conjecturer que les poètes, depuis Rimbaud, n'ont pas procédé autrement, disséminant les manques pour ne pas trop confondre, laissant à l'esprit ce qu'il veut d'autonomie dans le noir, préparant, annonçant l'arc de lumière au bout du tunnel (exception faite, peut-être, des surréalistes : ces fêrus de spectacle qui *cassaient tout* d'abord, puis ramenaient une lumière étrange au moyen de fusées traçantes).

*

Les souvenirs, heureux ou tristes, qui rappellent sous la douche, dont on voit le contour là mieux que nulle part ailleurs : pourquoi ? Est-ce à cause du milieu aseptique, étanche ? Est-ce que cela vient de l'hébétude associée à la pratique de se délasser sous l'eau chaude ? De la solitude

obligée ? Du grondement de l'eau qui éteint les rumeurs du monde ? La mémoire, là, se déploie, éclate sur les tuiles. Certains vont s'essuyer plus longuement que d'autres au sortir de la salle de bains, parfois même nettoyer les tuiles et la robinetterie... Qu'ont-ils donc à cacher ?

*

Pas la moindre musiquette qui n'ait été adaptée à la fête de l'Halloween, pas un musicien de troisième ordre, arrangeur de séquences numériques, qui ne se soit attaché à lui prêter la dignité d'une existence artistique — comme on l'a fait jusqu'à l'écœurement pour Noël ainsi que, dernièrement, pour tant de festivals ou de fêtes nationales. Cette fête imposée, mercantile, de l'Halloween, héritée de la Rome païenne, on pourrait donc sans grand-peine, du fait de sa condition d'orpheline, la désamorcer, la rendre caduque en seulement quinze ans, peut-être moins : car la mémoire du divertissement est courte. Mais ce ne serait pas compter avec son à-propos dans le calendrier, qui fait de cette fête de fin d'octobre une espèce d'entremets parmi des fêtes plus conséquentes. Même principe, je crois, pour la Saint-Valentin et cette ridicule fête des secrétaires qu'on essaie d'exhausser au rang de congés importants.

*

Aventures en périphérie... Les enseignes doivent être visibles de très loin, car il faut arrêter des voitures prises, on dirait, de pure folie, lancées vers la banlieue comme vers une promesse de miracle, avec des hurlements de radio traînés sur les terre-pleins, échappés à chaque feu rouge sans une once de pudeur. Le néon est un absolu pour le commerçant qui veut sa place dans cette agitation. Dix-huit heures quinze. On avise un restaurant dont l'annonce est plus colorée, plus tonitruante encore que les autres. On ne s'attardera pas aux plates-bandes pincées entre l'asphalte des parkings : elles n'ont d'autre fonction, du reste, que d'interdire qu'on se dirige ailleurs que vers l'entrée principale.

Dès le vestibule, on constate que le brun et l'orangé se répandent dans le décor, couleurs neutres, *non-couleurs*, qui nettoient les particularismes. On s'assied sur du plastique moulé, de la cuvette variqueuse faites pour décourager les atermoiements, pour exclure toute autre approche que celle des surfaces. (C'est le lieu idéal pour une rupture amoureuse.) Une musique sans relief achève de consommer l'inconfort. Elle s'étire jusqu'aux lieux d'aisance pour assurer que *rien*, ici, n'est habitable pour l'âme. Même les très jeunes femmes assignées à la commande ont été, par quelque prodige de nivellement, asséchées, vidées de leur charme, le sourire tiré de force, les cheveux étrécis par une gaine ou dissimulés sous un calot ridicule.

Arrive le plat. De quelle imagination sordide est venue cette idée de rendre les pains flasques par vaporisation ? Et ces frites qui font penser à des circonvolutions cérébrales, figées en un seul plan par une sauce grumeleuse ? Quelle joie trouve-t-on dans cette liqueur étrange, volatile, aux couleurs de ce qui passe ? Ces questions à peine posées, on a emballé le tout en cinq ou six goulées. Quelques-uns auront pris au moins une bonne bière, ample, sirupeuse, qui reconduit la soif juste ce qu'il faut, avec un bourdonnement qui fait rempart contre le silence des astres...

*

Cette porte ouvragée, en pin massif, ces fenêtres aux carreaux troublants, enflées de bulles qu'ont laissées là les artisans d'un autre siècle, combien d'années encore vont-elles s'ouvrir sur l'horizon ? Ces demi-lunes du marteau où l'artiste a manqué le coup, les verra-t-on encore dans quelques décennies, quand les maisons naîtront complètes ? Ces portes, ces fenêtres, avalées dans le désordre du progrès, dans le triomphe d'une sottise de plein cintre, il faut craindre qu'elles ne refléteront plus, pour nos descendants, que d'autres portes, d'autres fenêtres, chacune fermée sur sa matité, sur sa rêvasserie mesquines. Dans un monde d'ingénieurs épris de l'utile jusqu'à l'enivrement, il est difficile de ne pas songer à ces maisons du comté de Portneuf aux avant-toits cintrés, aux fenêtres à battants, qui résistent — pour combien de temps encore ? — à l'efficace des portes et des fenêtres Thermos®. On tue l'histoire pour des économies de piécettes.

*

Regardez-les (subtilement, quand même) : ils ont l'air vieux ; le travail de défiguration de l'âge gagne sur leurs réticences, leurs astuces. Cependant, ils n'ont plus rien d'ancien, de typique, de patiné, on ne lit plus rien en eux qui se serait formé à partir de bonheurs simples ou d'une spiritualité héritée de générations contemplatives ou lectrices. Ce sont des jeunes qui ont pris des rides. Tout ce qu'ils secrètent autour d'eux est plastifié, muet, sans âme. Il n'y a même plus de cynisme dans leur consentement à l'éphémère, mais une sorte de stupeur, de fatigue contentée par des expédients de chalandage. S'ils se parlent entre eux, c'est généralement au sujet de la télévision, c'est-à-dire de leur attirance commune pour l'hypnose. Le temps est peut-être un peu plus sonore dans leurs horloges, mais, lorsqu'on discute avec eux, on ne tarde pas à reconnaître la même excitation creuse que chez les adolescents, les mêmes doubles croches du désir ou de la contrariété, exprimées par une voix qui déraile.

*

C'est un fauteuil à oreilles du XIX^e siècle, plein de retournements, de gravité, de moire somptueuse. Le rouge sacerdotal, texturé, le fait ressembler à un linceul. Où est l'humour dans cette chose ? Une frange de passementerie cache les pattes cambrées, cassantes, presque félines. Ce n'est que lorsqu'on a pris place entre les bras de velours et qu'on a écarté les plis de l'étoffe aux accoudoirs que se dévoile une part du mystère : une sorte de coquille que l'on effleure du bout des doigts, une efflorescence de bois qui évoque infailliblement le sexe féminin.

*

Cette place publique très ancienne à laquelle la pluie vient prêter sa lumière, on peut y lire à l'abri des colonnades des mots sans âge, emperlés par l'eau qui goutte à petites notes. Les vacanciers qui s'aventurent à lire ces quelques phrases gravées restent perplexes, même s'il s'agit bien de

leur langue, tout juste rehaussée par un souffle, animée par une main qui tremble. Les colonnades non plus, du reste, les touristes n'y comprennent rien, enferrés dans le vacarme des bouchons ou la précipitation de leur programme : au mieux, les plus lucides vont voir peut-être ces deux demi-cercles concentriques, apparentés à des dents de requin...

*

On peut être résolu, fort, confiant dans les rapports qu'on établit entre les réalités du monde (ce qu'on appelle, à défaut de mieux, *l'intelligence*), on peut se gausser d'une compétence enviable dans tel ou tel domaine, le fait d'avancer en âge, d'égrener les anniversaires résout toute réflexion en un seul et même ahurissement. Celui qui ne montre pas trop de signes de décrépitude est peut-être plus dépourvu encore que les autres qui l'ont précédé dans la vie, car le parcours dont il a commencé d'entrevoir le dernier droit, il se souvient avec assez de netteté de la façon dont il l'a entrepris. Il est coincé entre deux accommodements, deux *conforts* — comme un qui ne saurait s'il a envie de se doucher en vitesse ou de s'étendre dans la baignoire, et qui se tiendrait debout, effaré, sous la douche, pendant que l'eau monte et se refroidit à ses pieds.

*

Et si la mort était *plus vive* sous l'effet des euphorisants ? Et si on la voyait venir *de plus loin*, plus longtemps, le corps refusant de broncher à ses effleurements, l'esprit impuissant à contrer ses imprécations et ses menaces ? Qui dira lequel, de Jonathan A*** ou de son aïeul, est disparu le moins péniblement ? Le grand-père avait l'air d'un piano tellement les fils qui s'égaillaient sur lui étaient nombreux. C'est après une éternité d'humiliations qu'il s'est laissé aller, l'esprit — et, plus tard, le corps — retourné à l'enfance. Quant à John, chasseur de perdrix, blagueur émérite, c'est à vingt-sept ans qu'il a fini. Une décharge de plombs l'a étoilé comme le vent ferait d'un bosquet rempli d'oiseaux. Une fois passée la surprise (« Fais atten... »), pendant que ses organes apprenaient l'un après l'autre que la partie était perdue, pendant que ses poumons rendaient l'air aux

battures du fleuve, il se préparait — c'était manifeste pour son père et son frère qui s'étaient serrés près de lui — la consolation de disparaître en beauté. Oui, on pressentait qu'une ultime plaisanterie allait filer par cette bouche encore vivante, détachée du reste du visage. Mais John se figea, sa plaisanterie ravalée, lui-même, on eût dit, ravalé par un humour plus grand que le sien.

C'est en hélicoptère qu'on vint l'enlever à la brunante. Les hommes se gardèrent bien d'ôter le chapeau vert olive qu'il portait sur la figure (cet œil gauche défait, augmenté d'une peur plus légère que l'air...).

Les oies blanches tracèrent des cercles plus ou moins réguliers, anneaux, volutes, spirales, au-dessus de la barque jusqu'à ce que les secours arrivent et, plus tard encore, jusqu'à ce que la marée ait fini d'éclaircir les battures. Le fleuve eut tout son temps, pendant l'enquête du coroner, pour acheminer les douilles jusqu'à la hauteur de Sillery. C'est là qu'eurent lieu des obsèques émouvantes, famille, amis, condisciples, des centaines de personnes, toutes effarées malgré la musique familière qui s'essayait à la consolation. C'était à l'automne 2001.

Adieu ! À bientôt, John !

*

Saint-Cyprien-de-Napierville. Une petite auto condamnée file sur la 221, laissant s'échapper des fréquences basses, boum, boum, boum, qui l'annoncent puis la suivent pendant plusieurs minutes. La 221 est une ancienne route rurale que des ormes centenaires bordaient jusqu'à la fin des années soixante-dix. On pouvait voir là des maisons et des granges de briques ou de pierres parmi les plus vieilles du pays. Mais le génie des décideurs a voulu que la route soit transformée en voie rapide : trente mètres de laideur entre les fermes sur des dizaines de kilomètres, fossés, remblais, clôtures métalliques — et rien que des applaudissements de la galerie pour accueillir cette largesse d'un député local. On n'avait pas arrêté le progrès cette année-là... Aujourd'hui, on tente cyniquement de réintégrer un esprit agraire dans le voisinage, notamment par

l'établissement de « parcours thématiques », routes des « vins », du « moissonneur » ou de « la ferme », pistes cyclables et autres ruses du destin. L'humour est partout, on n'a qu'à se pencher.

Bref, une adolescente assise sur la banquette arrière de la voiture est traversée par l'image de ses copines se félicitant les unes les autres — ou s'épaulant, peut-être, à l'occasion d'un deuil — près de la courbe vers laquelle on se dirige à toute vitesse. Les gravats, pour l'occasion, ont été colorés de jaune et d'indigo. Il y a des fleurs serrées à la taille par leur enveloppe de plastique, des rubans qui disent l'amitié et le souvenir. On aperçoit des étoffes ridées, bouffies par le vent. L'auto attrape le coin d'un dix-huit roues qui fonce en direction opposée : mâchouillée, recrachée, elle fait des bonds d'écureuil avant de se dresser en monument dans un champ voisin. La jeune fille aura jugé nécessaire, quelques secondes avant l'impact, de descendre la vitre, de faire signe à quelqu'un que personne ne voyait. Quelle âme secrète cherchait-elle ainsi à éventer ? À inviter ?

Lorsque deux policiers prirent la jeune femme à la béquille, pieds ballants, la tête roulant sur les épaules, pour la porter loin de la ferraille, c'est l'étrangeté de son déhanchement qui la fit reconnaître pour morte. Quand tout fut ramassé, on n'a su faire mieux que de planter là, dans la terre encore gelée, quatre croix, puis de dessiner quelques noms d'enfants sur l'asphalte. On apprit par le commérage que les adolescents se rendaient au CLSC local pour des raisons pressantes — et secrètes. La route des « moissonneurs » ne leur aura pas été profitable.